

## L'Antiquité des néo-classiques reçoit une superbe exposition au Louvre

Par ÉTIENNE DUMONT le 25.12.2010 à 14:31

Cent cinquante œuvres ont été rassemblées. Créées entre 1720 et 1789, elles illustrent à la fois le retour au goût grec et romain et les résistances suscitées par cette dictature des Anciens.

La tête en bas. Le corps renversé sur un lit. C'est clair. Cette jeune femme rêve. Il s'agit cependant d'un cauchemar. Un petit monstre, genre «gremlin», grimace sur son ventre. Un cheval blême pointe du museau entre deux rideaux rouges. Le tableau de Füssli reste célèbre. Il existe en plusieurs versions. Celle qui fit sensation à la Royal Academy de Londres en 1782 sert aujourd'hui de manifeste et de couverture de catalogue à «L'Antiquité rêvée» du Louvre.

Le propos de l'exposition, coproduite avec Houston, se veut apparemment simple. Il s'agit de raconter comment, après la crise rocaille, l'Europe est revenue au goût grec et romain. Il s'agissait là d'un affermissement esthétique, bien sûr, mais aussi d'un raidissement intellectuel et d'une radicalisation politique. Pour les esprits chagrins, le «petit goût» à la François Boucher avait amené une dégénérescence des mœurs. Nous sommes vers 1760. En 1785, la dictature de la vertu l'aura emporté. A force de peindre des histoires où l'on tue sa sœur et où l'on condamne ses enfants à mort pour le bien de Rome, les artistes se voudront républicains.

Chercher d'autres voies

L'aventure, qui est celle du premier art néo-classique (le mouvement se perpétuera jusque vers 1840), apparaît aujourd'hui bien connue. Une série d'expositions, organisées à Londres en 1972, avait ainsi présenté à un public, supposé boulimique, 2000 objets. Le néo-classicisme se révèle d'ailleurs conforme au goût anglo-saxon. A l'histoire de la Grande-Bretagne aussi. Alors que le Continent, ruiné, rêvait vers 1770 de constructions colossales pensées par des architectes un peu fous, l'île les bâtissait pour de vrai. Il suffit de penser aux demeures élevées par les frères Adam.

Le propos de l'actuelle manifestation, menée par l'académicien Marc Fumaroli et le directeur du Louvre «himself» Henri Loyrette, se veut pourtant déviant. Ces «innovations», qui regardaient du côté du passé, ont en effet rencontré de fortes «résistances». Si, officiellement, de Saint-Pétersbourg à Naples, toute l'Europe se voulait d'une sévérité antique (parfois un brin ennuyeuse), de nombreux artistes cherchaient d'autres voies. Füssli en fait partie, ce qui rend le choix de son «Cauchemar» porte-drapeau problématique.

Retour au baroque et au maniérisme

Quels sont au fait ces chemins de traverse? L'exposition, montée en réalité par Guillaume Faroult, Christophe Leribault et Guilhem Scherf, en distingue au moins quatre. Le premier reste dans l'orthodoxie. La peinture romaine découverte à Herculanium et Pompéi (qui bénéficient alors des premières fouilles scientifiques) se révélant décevante, c'est le retour à Nicolas Poussin, adepte d'une Antiquité idéalisée.

Les deux suivants tiennent, eux, du rejet. Certains, de Tiepolo au jeune Goya, se laissent séduire non plus par le rococo, mais par le grand baroque du Bernin. La couleur garde du coup ses droits. Et le résultat se révèle autrement plus satisfaisant que dans les toiles anémiques des deux tenants du néo-classicisme absolu: le Français Vien, et le Saxon Mengs. Mais le maniérisme du la fin du XVIe siècle trouve aussi ses imitateurs. Ils vont du Tessinois Julien de Parme au Romain Giuseppe Cades.

## Le goût du Sublime

Et la quatrième voie? Eh bien, il s'agit du sublime. L'Allemand Winckelmann, qui s'était fait l'apôtre du classicisme, parlait d'une beauté faite de passions dominées. Elles vont ici se déchaîner, ce qui se révèle du reste conforme à tout un pan de la sculpture antique. Il suffit de penser au fameux «Laocoon», aujourd'hui conservé au Vatican. Il s'agit là d'un courant avant tout anglais, dont Füssli (devenu Fuseli à Londres) deviendra le maître. Mais, dès 1760, les Britanniques ne regardent-ils pas aussi vers les poètes celtes, Shakespeare et les ruines gothiques?

Si le courant se révèle bien international, il possède néanmoins son épice. En 1780, chacun se doit de vivre à Rome. C'est comme Montparnasse dans les années 1920. Tout se passe ici. Sous les yeux des écrivains allemands et des collectionneurs russes travaillent ainsi des Français (David, Drouais...), des Anglais (Barry), des Ecossais (Hamilton), des Suédois (Sergel), des Vénitiens (Canova), des Irlandais (Hamilton), des Américains (West) et des Suisses ou assimilés (Angelika Kaufmann, Saint-Ours). C'est un énorme chaudron, où bout une soupe aux goûts changeants.

## Un catalogue remarquable

Remarquable, superbement mise en scène sous la direction de Richard Peduzzi et Cécile Degos, l'exposition sait se concentrer sur un nombre de pièces raisonnable. Environ 150. Des mini dossiers ponctuent le parcours, en commençant par celui autour de «L'Amour taillant son arc dans la massue d'Hercule», une statue pionnière du Français Bouchardon. Quelques meubles ou objets d'art font partie du «trip». Mais ils conservent une part congrue. Il s'agit de parler de choses sérieuses. Un énorme catalogue, traversé d'essais, accompagne la manifestation. Il s'agit en fait d'un livre. Ce dernier peut donc se lire indépendamment. Il conservera aussi sa valeur quand les œuvres (ou du moins le plus clair d'entre elles) auront traversé l'Atlantique.

## Où? Quand? Comment?

«L'Antiquité rêvée», Musée du Louvre, jusqu'au 14 février. Ouvert tous les jours, sauf mardi, de 9h à 18h, les mercredis et vendredis jusqu'à 22h. Site [www.louvre.fr](http://www.louvre.fr) Catalogue, 502 pages, co-édité par le Louvre et Gallimard.